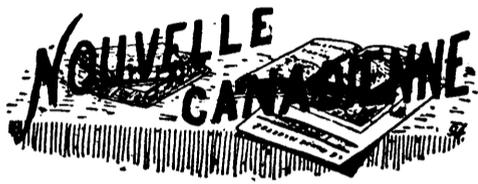




## PENSEZ AUX PAUVRES

Oui, pensez y surtout quand vous êtes en fête  
Lorsque dans vos palais pour le bal on s'apprête,  
Et que dans un festin du plaisir vous goûtez  
Tous les entraînements, toutes les voluptés.  
Ne faites pas qu'en vain le pauvre vous implore :  
L'oublier serait mal, refuser pire encore ;  
Effeuillez sous ses pas cette divine fleur,  
Parfum de charité, seul gaze du bonheur.  
Soyez pour l'orphelin une douce madone  
Afin qu'un jour au ciel Dieu juste vous pardonne,  
Afin que votre nom, emblème de bonté,  
Soit ici bas béni comme en l'éternité.

MARTIN DE MAUREUIL.



## LE P'TIT MAXIME

HISTOIRE D'UN CANADIEN RAPATRIÉ

## I



OUS les samedis, en été, le bateau à vapeur *Empress*, qui sert de trait d'union, par voie d'eau, entre Ottawa et Grenville, offre aux citadins de la capitale un petit voyage à prix modique ; aussi, beaucoup de personnes en profitent-elles pour passer une belle journée, soit sur l'onde ou dans les bois avoisinants les différentes places où le bateau s'arrête dans son itinéraire : Templeton, Besserer's Grove, Buckingham, Thurso, Papineauville et Montebello, sont les favorites.

Il y a plusieurs années, fuyant l'atmosphère embrasée de la ville, pour un jour au moins, je m'embarquais, gai, heureux, un beau samedi matin, emportant dans un petit sac quelques livres intéressants, un crayon, du papier et quelque chose pour la dinette de midi.

Au moment du départ, je n'avais pas encore choisi le site enchanteur où je devais passer de paisibles moments, mais je me disais que je me laisserais guider par mes yeux lorsqu'ils rencontreraient un paysage à leur goût.

Lorsque nous partîmes d'Ottawa, j'allai me placer à la poupe, en haut ; j'allumai une cigarette, et, en fumant lentement, savourant l'arôme exquis de mon *valori*, je contemplais béatement le panorama magnifique qui se développait à mesure que nous descendions la rivière.

Je n'étais pas seul à l'arrière de l'*Empress* : quelques dames et demoiselles devisaient et causaient gaiement. Parfois leur rire, frais et argentin, venait agréablement frapper mes oreilles. J'aurais désiré les connaître afin de pouvoir partager leur bonheur en parlant avec elles. Des enfants, — les leurs sans doute, — jolis bambins et gracieuses fillettes, s'amusaient à se montrer les uns les autres ce qu'ils remarquaient le plus dans le paysage changeant à tout instant qu'embrassaient leurs regards ravis.

Il y avait tout près de moi, à deux pas peut-être, un homme d'une trentaine d'années, brun, et de stature moyenne. Je jugeai qu'il pouvait être cultivateur ou vivant à la campagne.

— Un beau temps, monsieur, n'est-ce pas ! me dit-il, comme nous arrivions à Templeton.

Content de trouver quelqu'un à qui parler, je lui répondis. Et nous allâmes, partant de ce sujet usé, la température, à d'autres, et comment il se fit que ce jeune homme me raconta son histoire, je ne m'en souviens guère.

Dans un mécanisme, avez-vous suivi du regard l'engrenage des petites roues aux grandes ? La transition se fait graduellement. Ainsi, de banal que fût le sujet de notre conversation, d'abord, d'une chose à une autre, ce jeune homme en vint à me raconter l'événement principal de sa vie.

## II

— Comme beaucoup de mes jeunes compatriotes, commença-t-il, j'ai séjourné aux Etats-Unis ; mais je n'y serais jamais allé si un beau garçon de ma paroisse n'en fût revenu pour m'éblouir et exciter mon imagination par ses récits entraînants. Il y en a beaucoup de ces hâbleurs, qui reviennent d'outre-frontière et qui font bien du mal, surtout dans nos campagnes canadiennes, par leurs mensonges. S'ils ne sont pas richards, à les entendre, c'est qu'ils ne l'ont pas voulu ; ils ont toujours fait de bonnes affaires, mais ils ont vécu si largement, ou, ils ont tout perdu dans une si belle spéculation, qu'ils ne rapportent jamais rien au pays.

Après une absence de trois ans, le p'tit Maxime Landry nous revint des Etats. Son arrivée fit sensation parmi nous. Il était habillé en monsieur et faisait sonner souvent de la monnaie dans ses goussets. Il parlait de certain bien qu'il avait à L..., dont son associé en affaires avait la surveillance jusqu'à son retour. Beau conteur, il fut pendant quelque temps la coqueluche des jeunes filles, et plus d'une mère qui en avait à marier jetait des regards approbateurs sur lui. Il nous en faisait avaler de belles sur la facilité de gagner de l'argent dans la république voisine, où, nous disait-il, l'on peut faire de fortes épargnes sur le salaire que l'on reçoit.

Le cultivateur canadien (*l'habitant*), bon garçon, est crédule, vous savez, et nous ne faisons pas exception.

Un jour, je dis à mon père que je voulais aussi faire comme le p'tit Maxime, et m'en aller aux Etats tenter fortune. Si Maxime a réussi, je réussirai bien aussi.

Mon père fut chagriné de m'entendre parler ainsi, et s'opposa d'abord à mon projet. Il fit tout ce qu'il put pour me retenir au pays, mais voyant que j'en perdais presque le boire et le manger, il céda, et je partis, muni d'un bon bagage de conseils paternels, dont mon jeune âge ne me permit point de comprendre la sagesse. Les adieux furent touchants. Avant mon départ j'avais vu la jeune Lisette, la fille du père Leblanc — ma blonde — et j'avais eu beaucoup de peine à la consoler, mais lorsque je l'eus assurée de mon retour dans un an, ou à peu près, lui promettant que j'aurais assez d'argent pour m'établir, et que je n'en aimerais jamais d'autre qu'elle, elle devint plus tranquille. Je partis. En m'éloignant du toit paternel, la tristesse s'emparait de moi, et un vague pressentiment me disait que je partais pour longtemps, peut-être.

A L..., je ne fus pas longtemps inoccupé. Je travaillai dans une manufacture, mais le salaire n'était pas tel que je me l'étais imaginé ; il fallait bien s'en contenter, tout en cherchant mieux. Après beaucoup de démarches fatigantes j'obtins ailleurs un emploi plus lucratif, mais ce n'était pas encore ce que j'avais rêvé. J'étais désillusionné, et je commençais à comprendre que le p'tit Maxime nous avait blagués. Chaque fois que j'écrivais aux parents, un faux orgueil s'emparait de moi et m'empêchait de leur révéler l'état véritable de ma situation. Ils eussent peut-être cru que je gaspillais l'argent que je gagnais. J'économisais autant que j'en étais capable, ou plutôt avec une sorte de rage, car je voyais bien que j'en aurais pour longtemps à vivre aux Etats avant d'avoir amassé suffisamment pour permettre de retourner au Canada sans rougir. Quelque fois je trouvais à occuper mes soirées. Ceci me fatiguait, mais la satisfaction que j'éprouvais lorsque, par ce moyen, j'augmentais mon pécule, me récompensait moralement, et m'encourageait à continuer. Dans les occupations que je me donnais ainsi, j'en vins graduellement à retarder mes réponses aux lettres du pays, et enfin, elles s'espacèrent de plus en plus, quand, ma santé devenant épuisée par cette activité constante, je tombai malade.

Ma maladie fut longue et mes épargnes s'en

allèrent pour honoraires de médecins, remèdes, etc. J'étais bien avancé après tant de lutttes et de veilles ! J'en pleurais de découragement.

Je n'osais annoncer à mon père le triste état où je me trouvais, craignant de trop le tourmenter et espérant être bientôt en santé.

Quand je pus recommencer à travailler, il ne me restait plus que quelques dollars.

Je changeai de ville et n'écrivis plus chez nous que rarement. Enfin, je cessai tout à fait.

Je ne fis plus attention à ma santé. J'épargnais autant que je le pouvais, mais ça n'allait plus aussi vite qu'auparavant.

Six ans s'étaient écoulés depuis mon départ de T..., quand je me décidai à retourner au foyer paternel. Je ne voulus pas annoncer mon arrivée, afin de surprendre la famille.

## III

Avec quelle émotion je descendis du train, à T..., un matin de septembre, il y a deux ans ! Je me rendis à l'auberge R... L'aubergiste, si c'était encore le même qu'à mon départ, étant un ami de la famille, me donnerait des nouvelles des miens. Il ne me reconnut pas tout de suite, mais au dîner, lorsque je multipliais mes questions sur ma famille et mes amis, il me devina.

— Je croyais vous reconnaître, me dit-il en souriant. Vous êtes M..., parti il y a six ou sept ans pour les Etats-Unis ?

Je l'avouai, en le priant de ne pas faire connaître mon arrivée pour ce jour-là au moins, lui expliquant aussi pourquoi je désirais garder mon incognito.

Pendant que je mangeais, il m'apprit les faits les plus importants qui avaient eu lieu au pays.

— Mais, me dit-il enfin, il s'en est débité de belles histoires sur votre compte pendant votre absence. A titre d'ami, il vaut mieux que je vous en parle.

— Ah !... vous me surprenez !... Qu'a-t-on pu dire de moi ?

— L'on a dit d'abord — pas grand chose de mal — que vous aviez épousé là-bas, une Américaine riche et jolie.

— On a dit cela ? Qui, s'il vous plaît, est si bien au fait de mes affaires ?

— Bien, je ne me rappelle plus à ce moment la personne qui, la première, a fait circuler cette nouvelle dans la paroisse, mais ça me reviendra à l'idée, tout à l'heure, peut-être. Peut-on vous demander si cela est vrai ?

— C'est faux. Mais dans quel but pouvait-on dire cela ? Qu'il y a donc du monde qui aiment à se mêler des affaires des autres ! Je n'ai jamais pensé, aux Etats, à me marier, et pour plusieurs raisons. La première, c'est que j'aimais une fillette d'ici. Vous la connaissez, Lisette Leblanc ?

— Ah ! c'est celle-là ? Mais, oui, je la connais ! Son père est un de mes amis intimes.

— Elle est encore fille ? J'ai eu un grand tort, je l'admets, envers elle, comme avec mes bons parents... mon long silence... vous comprenez ?

— Elle n'est pas encore mariée, mais elle le sera peut-être bientôt...

— Avec qui ?

— Avec le p'tit Maxime Landry. Il lui fait des yeux tendres depuis... mais, depuis que vous êtes parti. Il est persévérant, et depuis deux ans ça va mieux ; tout le monde croit qu'il y aura une noce sous peu dans la paroisse.

— Je n'aurais jamais cru ça ! Elle qui m'avait juré, avant mon départ, qu'elle n'en aimerait jamais d'autre que moi ; qu'elle n'en épouserait pas d'autre que moi, et voilà qu'elle est à la veille d'épouser le p'tit Maxime !... Oh ! les filles ! les filles !...

— Ah ! mais, j'y pense, là, tout d'un coup. Je crois que c'est lui, le p'tit Maxime, qui est l'auteur de la nouvelle de votre mariage avec une Américaine.

— Eh ?... Lui ?... Ah ! le gueux ! Il me paiera ça. Ah ! le sacrifiant ! le misérable ! Grâce à Dieu, je n'arrive pas trop tard.

— Ce n'est pas tout, monsieur. Il y a autre chose que vous réfuterez, j'en suis certain. Maxime au retour d'une visite de quelques semaines aux Etats, l'an dernier, a répandu la nouvelle que vous